

Ricerche di **Storia Politica**

GILLES PÉCOUT

Le «moment» Cavour

This is the original version of the article published by «Ricerche di storia politica», issue 3/2003, pp. 389-498, with the title «*Le moment Cavour*». *Cavour politico nella storiografia*



GILLES PÉCOUT

Le «moment» Cavour¹

Cavour occupe toujours la scène politique des Italiens. Celle de ceux qui veulent structurer l'opinion à travers les incessants débats sur la nation, celle de ceux qui rêvent de jouer le premier rôle comme acteurs ou comme enfants terribles de la vie politique actuelle et enfin l'arrière-scène plus modeste - qui intéressera néanmoins davantage notre propos - de ceux qui tentent d'éclairer l'histoire en partant du présent mais en s'interdisant catégoriquement de repenser l'actualité sous l'aspect du passé. Encore faut-il s'entendre sur les faits : savoir si cette permanence en est vraiment une, c'est-à-dire s'il n'y eut pas à proprement parler d'absence de Cavour dans la culture et l'opinion, absence suivie d'un retour; et enfin, se demander si ce retour est suffisamment significatif pour mériter qu'on s'interroge en historien du politique sur sa genèse, ses modalités et ses implications à partir d'une relecture de la tradition historiographique cavourienne. Le propos est vaste et relèverait d'une histoire plus générale de la culture politique contemporaine, représentations et mythologies comprises. Il ne manque pas d'entreprises de ce genre en Italie depuis quelques années, on observera simplement que Cavour ne semble pas s'y tailler la part du lion. Il est l'absent le plus éloquent dans la galerie de portaits de la belle et par ailleurs convaincante aventure des *Luoghi della memoria* de Mario Isnenghi² alors que Bismarck - son inévitable alter ego trône dans les *Deutsche Erinnerungsorte*³. Et il est à peine plus présent dans l'analyse discursive des vers formulaires de l'Italie contemporaine, les «miti ...dell'Italia unita», où on le trouve débusqué par Ernesto Galli Della Loggia derrière l'expression «conquista»⁴. Par rapport à ces dispositifs plus vastes qui tentent de reconstituer les invariants d'une culture politique italienne contemporaine, notre propos sera plus limité et concernera

1 Comme nous l'expliquerons dans le cours de ce texte, le titre est donné par référence à P. Rosanvallon, *Le moment Guizot*, Paris, Gallimard, 1985.

2 M. Isnenghi (a cura di), *I luoghi della memoria, vol.3, Personaggi e date dell'Italia unita*, Roma-Bari, Laterza, 1997.

3 L. Machtan, *Bismarck*, in E. François, H. Schultze, *Deutsche Erinnerungsorte, vol. II*, Munchen, Beck, 2002, pp. 86-104.

4 E. Galli della Loggia, *La «conquista regia»*, in G. Belardelli, L. Cafagna, E. Galli della Loggia, G. Sabbatucci, *Miti e storia dell'Italia unita*, Bologna, Il Mulino, 1999, pp. 21-31.

les moments forts de la présence de Cavour dans l'historiographie italienne et, autant que faire se peut, internationale⁵ de ces trente dernières années.

Le Cavour des historiens contemporains a son chef-d'oeuvre, la biographie en trois volumes que le Sicilien Rosario Romeo offrit à l'homme d'État piémontais plus d'un siècle après sa mort et dont la publication, qui s'est échelonnée entre 1969 et 1984⁶, a été saluée par tous et encore récemment présentée comme le seul ouvrage qui pourrait prétendre à constituer *aere perennius* «la biografia definitiva»⁷. Depuis, au moins une vingtaine d'ouvrages ont été publiés sur Cavour en Italie. Nous reviendrons dans le détail sur ce *corpus* qui pour n'être pas aussi impressionnant que la somme garibaldienne n'en demeure pas moins important, complété en outre par quelques travaux non encore traduits en italien et par des articles de revues scientifiques. Il était donc naturel de prendre comme *terminus a quo* de ce bref panorama historiographique la fin des années 1960, qui clôt la décennie de célébration du premier centenaire de l'unité d'Italie et fait correspondre la publication du premier tome de Romeo à un palier dans le renouvellement de l'histoire du Risorgimento, aussi bien au niveau des grands schémas interpratifs idéologiques qu'au niveau des pratiques et des objets scientifiques des historiens. Face à l'idéologie, il fallait libérer le Risorgimento des trois principaux carcans de l'époque : l'hypothèse nationaliste et fasciste qui a pour longtemps empêché en Italie comme en Allemagne le thème national d'avoir une légitimité dans la «haute culture» de gauche⁸, son antithèse démocratique qui avait décidé de relire le Risorgimento à la lueur de la Resistenza et de la Guerra dei partigiani comme «secondo Risorgimento» et, enfin, la critique de matrice gramscienne condamnant le libéralisme risorgimental comme la victoire d'une classe socio-économique homogène dommageable à la démocratie sociale et civile du pays, définie avant l'heure comme une démocratie territoriale. C'est dans ce climat que s'est élaborée la réflexion de Rosario Romeo sur Cavour. En faire une forme de réponse intellectuelle à des modèles perçus comme

5 En demandant d'excuser un échantillon surtout anglais, américain et français.

6 R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, vol. I, 1810-1842, Roma-Bari, Laterza 1969; R. Romeo, *Cavour e il suo tempo* vol. II, 1842-1854, Roma-Bari, Laterza, 1977, e R. Romeo, *Cavour e il suo tempo* vol. III, 1854-1861, Roma-Bari, Laterza, 1984. R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, vol. I, 1810-1842, Roma-Bari, Laterza 1969; R. Romeo, *Cavour e il suo tempo* vol. II, 1842-1854, Roma-Bari, Laterza, 1977, e R. Romeo, *Cavour e il suo tempo* vol. III, 1854-1861, Roma-Bari, Laterza, 1984.

7 H. Hearder, *Cavour. Un Europeo piemontese*, Roma-Bari, Laterza, 2000, p. 227. Édition originale en anglais 1994.

8 En réalité les années 1970 n'ont pas mis fin à cette vision des liens entre Risorgimento comme culture nationale et nationalisme étatique fasciste. Au contraire, comme le rappelle G. E. Rusconi dans son livre *Se cessiamo di essere una nazione*, Bologna, Il Mulino, 1993, il faudra attendre le temps du sécessionisme pour que le Risorgimento cesse d'être «snobé» par les élites cultivées et les historiens de gauche.

idéologiquement hégémoniques - même si ses vues à lui étaient également très partisans - ne nous paraît pas excessif, comme en témoigne sa communication au congrès historique italo-soviétique de 1964 sur l'historiographie du Risorgimento⁹.

Sans prétendre à l'exhaustivité, nous proposons donc de nous interroger sur quelques aspects de la bibliographie cavourienne. Notre *corpus* sera composé d'abord des principales biographies de Cavour, puis des ouvrages qui s'interrogent de façon privilégiée sur ce que l'on voudra bien nous laisser appeler par contamination d'un essai devenu classique de l'historiographie française «le moment Cavour» c'est à dire «le système qui sous-tend sa pensée» et la montre en actes durant la décennie de préparation et plus encore la transition unitaire¹⁰. En outre, mais de façon non systématique nous convoquerons les synthèses, manuels et collections récentes en Italie et à l'étranger, histoires de l'Italie contemporaine, pour camper la place de Cavour dans la reconstitution du récit des origines de l'Italie contemporaine et tenter de saisir les échos dans la diffusion pédagogique de qualité des débats de spécialistes. Enfin les références aux débats politiques et journalistiques actuels ne seront là que pour éclairer de façon marginale l'ambiguïté mais aussi l'omniprésence textuelle du recours au passé proche dans la polémique, dès lors qu'il s'agit de personnages considérés comme métaphoriques de l'identité nationale.

Gérer les héritages historiographiques: Romeo parmi les classiques.

En 1952, l'historien français Paul Guichonnet se demande «Où en sont les études sur Cavour ?»¹¹. Ce faisant il renoue avec la tradition ouverte un demi-siècle plus tôt par un archiviste paléographe de retour de son séjour à l'École française de Rome, Georges Bourgin auteur du premier essai bibliographique et historiographique d'ampleur publié en français sur le Risorgimento¹². La comparaison de ces deux

9 R. Romeo, *La storiografia italiana sul Risorgimento e l'Italia unitaria 1815-1915 nel secondo dopoguerra*, in «Clio», No. I, 1965, publié à nouveau in Id., *Il giudizio storico sul Risorgimento*, Acireale, Bonanno editore, 1987, pp. 105-141.

10 P. Rosanvallon, *Le moment Guizot*, cit.

11 P. Guichonnet, *Où en sont les études sur Cavour?*, in «L'Information historique», Vol. XIV, No. 5, 1952, pp. 172-178.

12 G. Bourgin, *Les études relatives à la période du Risorgimento en Italie 1789-1870*, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1911. Bourgin est par ailleurs l'auteur d'un certain nombre de synthèses sur l'Italie contemporaine en français, dont un petit manuel qui a longtemps servi de base aux étudiants français sur l'unité italienne: *La formation de l'unité italienne*, Paris, Armand Colin, 1948.

regards étrangers sur la bibliographie cavourienne servira d'utile point de départ. A la veille de la Première Guerre mondiale, Bourgin constate que, d'une part, l'historiographie italienne a préféré s'intéresser aux individualités plutôt «qu'à l'action des masses»¹³ et que, d'autre part, il n'existe pas de travaux scientifiques dignes de ce nom sur les patriotes, à la différence de «monographies utilisables sur le pontificat des papes et le règne des princes napolitains ou modenais»¹⁴. La raison du paradoxe difficile à admettre pour cet historien aux sympathies marquées pour le Risorgimento tient en une expression, la tyrannie de l'hagiographie. Cavour même n'y a point échappé, lui qui «plus ferme que Garibaldi dans la conception et l'action et plus heureux que Mazzini dans les résultats obtenus» (G.Bourgin, *Les études relatives à la période du Risorgimento en Italie 1789-1870*, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1911, p. 39) n'avait pas à ce jour reçu de biographie exemplaire malgré la publication scientifique de ses écrits et des sources diplomatiques.

Paul Guichonnet, lui, dresse un constat beaucoup plus optimiste pour les études cavouriennes, non sans avoir noté qu'en France pourtant «les études sur Cavour et sur le Risorgimento marquent un temps d'arrêt» (P.Guichonnet, *Où en sont les études sur Cavour ?*, in *L'Information historique*, XIV, 5, novembre-décembre 1952, p. 172). Du côté italien, donc, aussi bien «l'enrichissement des sources» que «les grandes biographies» et «les études de détail» (l'auteur décompose la vie de Cavour chronologiquement et thématiquement : «avant 1848», «action économique et sociale» et «action diplomatique») concourent à nourrir la veine dynamique et prospère des études cavouriennes. Il lui faut pourtant mettre un bémol et constater du déclin des synthèses et biographies sur Cavour depuis la fin des années 1920, ce que confirmait *a contrario*, mais à chaud et de façon polémique, l'historien et polygraphe Alessandro Luzio. Cet amendement opéré, trois tendances se dégagent du panorama du jeune historien savoyard regrettant au passage l'absence de bibliografia cavouriana : l'insistance sur la genèse de l'homme d'État, le peu d'intérêt sur sa formation et son action économique et sociale dans le cadre du libéralisme de l'époque et enfin l'importance prise par les travaux sur l'action diplomatique. Le thème de l'expérience européenne de Cavour arrivé tard au pouvoir dans son pays mais fort d'un apprentissage gyrovague de la politique et de la diplomatie sur lequel insiste P. Guichonnet¹⁵, structurera de façon durable le débat sur le rôle de Cavour dans la naissance de l'Italie, opposant la vision d'un Cavour improvisateur politique

13 Ivi, pp. 34-35.

14 Ivi, p. 36.

15 P. Guichonnet, *Où en sont les études sur Cavour?*, cit., p. 172.

plus ou moins chanceux bénéficiant par défaut des tensions du Concert européen à celle d'un Cavour éduqué à et par l'étranger et maître conscient de sa politique malgré les apparences. Du reste et au-delà du contenu politique et international précis, l'image du faux improvisateur constitue en quelques mots *l'incipit* brillant mais traditionnel du plus récent ouvrage d'interprétation cavourienne publié par un Italien sur lequel nous reviendrons : Luciano Cafagna n'écrit-il pas comparant le ministre piémontais au réalisateur-acteur de *Otto e mezzo* de Fellini ? :

Il regista ha l'aria di dire che il film lo hanno fatto, tutti, non lui. C'è del vero, come negarlo, ma è pur vero, al tempo stesso, che, invece il film lo ha fatto lui, per quanto attori e collaboratori possano essere stati bravissimi e pieni di iniziativa ¹⁶.

L'entreprise de Rosario Romeo semble avoir répondu aux attentes de Paul Guichonnet. Enfin une biographie monumentale et une synthèse sur Cavour. Genre à part, partagé entre le «récit de vie, c'est-à-dire l'analyse des vertus sur un mode chronologique et le profil et destinée à montrer les relations entre les circonstances et le caractère mortel commun», la biographie a indéniablement «un statut historiographiquement incertain»¹⁷ sur lequel on est maintes fois revenu. Or, dès le premier tome, l'auteur prend soin de présenter le personnage par rapport à «son temps», ce qui s'inscrit dans le sillage des conseils méthodologiques donnés par Duroselle comme le remarque Philippe Levillain à propos de la biographie de Waldeck-Rousseau publiée à la même époque par un auteur soucieux lui-aussi de situer l'homme politique dans son temps¹⁸. En trois volumes, 27 chapitres pour la coquette somme de 2756 pages, Romeo isole trois grandes sections de la vie de Cavour à partir d'événements qui ont un retentissement public. La jeunesse et les années de formation s'achèvent avec la fondation de l'Associazione agraria subalpina à l'été 1842 : le rôle de Cavour y sera décisif et nul doute que Romeo y voit la réalisation de l'une des idées fortes du cadet piémontais, la place des agriculteurs éclairés dans le progrès politique et civil italien, ce que le biographe résume de l'axiome suivant, emblématique de la spécificité italienne : «saranno i produttori agricoli a svolgere nel continente quella funzione di struttura portante del progresso civile ed economico che spetta in Inghilterra al ceto medio industriale»¹⁹. Après

16 L. Cafagna, *Cavour*, Bologna, Il Mulino, 1999, p. 7.

17 P. Levillain, *Les protagonistes de la biographie*, in R. Rémond (a cura di), *Pour une histoire politique*, Paris, Seuil, 1988, pp. 128-129.

18 Ivi, p. 121.

l'affirmation du rôle politique et économique de Cavour dans son État où le connubio est présenté pour la première fois comme l'exploitation consciente de peurs ou de phantasmes politiques plus que la réponse à des réalités (la peur de la droite que Cavour aille à gauche et celle de la gauche qu'une fois Cavour parti du pouvoir le gouvernement soit d'extrême-gauche)²⁰, c'est 1854 qui ouvre la dernière étape de la vie de l'homme d'État dans la perspective téléologique avouée par l'auteur de suivre au niveau de la personne et de la vie politique «la vicenda che doveva condurre dall'intervento in Crimea alla proclamazione di Roma capitale»²¹.

Qu'a retenu la postérité du contenu de l'oeuvre de Romeo dont il est inutile de rappeler par ailleurs l'immense apport documentaire, la correction d'un certain nombre d'approximations factuelles, notamment sur le contexte diplomatique de la Deuxième guerre d'Indépendance et de l'expédition des Mille, et la connaissance encyclopédique des sources imprimées et des archives -dont celle de la famille- liées au personnage ?

D'abord sur l'écriture et le modèle de genre biographique proposé par Romeo. On considère comme réussie l'adéquation entre la chronologie personnelle et la périodisation classique de l'histoire de l'Italie. Il semble toujours que les scansions chronologiques partent de Cavour sans jamais s'éloigner de ce qui est directement évocateur pour un lecteur qui connaît l'histoire de l'Italie. En outre, malgré son caractère à juste titre linéaire, l'oeuvre de Romeo sait ménager des pauses thématiques d'analyse plus problématique, comme par exemple le binôme superbe constitué par les deux chapitres du premier tome qui se répondent autour des expériences européennes du libéralisme faites par Cavour à travers ses voyages et ses lectures²². Pourtant, on a pu regretter la dilution de tout ce qui concerne le caractère proprement dit du personnage dans les événements de sa vie, comme s'il y avait volonté de l'auteur de considérer l'anecdote personnelle et le fait particulier davantage comme le jalon d'une vie que l'expression d'une personnalité et d'un caractère. Mais, de façon globale, l'un des éléments que la critique porte volontiers au crédit de Romeo est d'avoir su terminer sa biographie monumentale et d'en avoir tiré un résumé en un seul volume²³. Même si selon L. Cafagna le volume ne constitue pas véritablement une synthèse lisible pour un non spécialiste, il reste que le *Cavour*

19 R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, vol. I, cit., p. 707.

20 Ivi, vol. II, cit., p. 546.

21 Ivi, p. 828.

22 R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, vol. I, cit., pp. 451-606; cap. V, *Francia e Inghilterra*; cap. VI, *Libertà e rivoluzione*.

23 R. Romeo, *Vita di Cavour*, Roma-Bari, Laterza, 1984.

de Romeo bénéficie d'une réelle notoriété comme modèle achevé de la biographie, y-compris et surtout par contraste avec le *Mussolini* de De Felice, considéré par beaucoup comme une altération, noble, certes, mais bien réelle, du genre biographique n'ayant en outre jamais bénéficié d'une version succincte et plus accessible²⁴.

Dans son contenu précis, le travail gigantesque de Romeo - qu'il ne faut jamais oublier de mettre en parallèle avec ses travaux d'histoire économique, ses recherches sur le Sud et ses réflexions sur l'historiographie contemporaine - s'est distingué par le souci d'éclairer le libéralisme cavourien en termes positifs, certes, mais toujours relatifs. De fait, l'apprentissage libéral européen de Cavour résumé schématiquement par la liberté des Anglais et celle des Français (avec l'idée qu'il est plus près des leçons de Guizot bourgeois que de celle de Tocqueville encore aristocrate) ne suffit pas à expliquer les positions du futur gouvernant. Son expérience de gestionnaire agricole sur lequel venait de publier de façon décisive Paul Guichonnet à partir de sources inédites de la décennie 1837-1847²⁵, ses rapports directs avec l'économie du temps, dans une conception déjà macroscopique, si bien évoqués par Francesco Sirugo, de même que son souci de définir un État somme toute interventionniste dans le domaine social donnent une coloration particulière à ce libéralisme considéré comme révolutionnaire par la Casa di Savoia à cause des liens particuliers et ambigus représentés par le trinome, vie publique, argent et affaires, souci d'efficacité et de philanthropie sociales. On se permettrait simplement de noter peut-être l'absence de regard synthétique sur la politique réformatrice du Cavour devenu homme d'État en matière économique et financière, certes, mais aussi en matière administrative, territoriale et religieuse, tant il nous paraît par exemple que son oeuvre propre de sécularisation interne est souvent délaissée au profit du seul éclairage de la Question romaine ou de la reprise des travaux sur les origines de la formule «libera Chiesa in libero Stato» dans le sillage de Ruffini et Passerin d'Entrèves²⁶. On se plaît à imaginer ainsi une étude qui puisse reconstituer de façon précise les ambitions sécularisatrices et réelles des libéraux

24 Cette comparaison est toujours présente, voir par exemple un compte rendu récent par *Pierre Milza de M. Palla Umato, troppo umano? Una biografia di Mussolini*, in «Passato e presente», Vol. XVIII, No. 50, 2000, p. 157, «Per l'Italia può fare le veci di quel Mussolini abbreviato che era nei progetti di Renzo De Felice [...] e che non è mai stato realizzato per decantazione dall'opera maggiore, come è riuscito a fare Rosario Romeo per il Cavour in un solo volume tratto dalla biografia laterziana».

25 P. Guichonnet, *Cavour agronomo e uomo d'affari*, Milano, Feltrinelli, 1961.

26 F. Ruffini, *Le origini elvetiche della formula libera Chiesa in libero Stato*, in Id., (a cura di) A. Omodeo, *Ultimi studi sul conte di Cavour*, Bari, Laterza, 1936, pp. 19-34 e E. Passerin d'Entrèves, *I precedenti della formula cavouriana Libera Chiesa in libero Stato (1954)* in Id., *Religione e politica nell'ottocento europeo*, (a cura di) F. Traniello Torino, Istituto per la Storia del Risorgimento italiano, 1993, pp. 207-223 oltre che Id., *L'ultima battaglia politica di Cavour: i problemi dell'unificazione italiana*, Torino, ILTE, 1956, p. 390.

italiens en enquêtant sur la filiation Cavour - Melzi d'Eril, juste pendant civil à apporter aux travaux sur les origines internes et religieuses de la formule cavourienne. Les travaux de G. Briacca ont de ce fait ouvert la voie en situant Cavour parmi les autres réformateurs catholiques, mais en restant toutefois -on ne peut le lui reprocher puisque telle est son ambition- dans le contexte du Risorgimento post-napoléonien²⁷.

Enfin, comment poser l'*opus magnum* de Romeo sans dire un mot de son aspect polémique qui a parfois eu valeur heuristique ? Si l'on a coutume d'insister sur les vertus désacralisantes de la première grande biographie scientifique italienne par rapport à l'oeuvre hagiographique des historiens de l'époque libérale (comme les Zini, Bianchi, Chiala, Massari et Tivaroni) et sur son souci d'originalité et d'objectivité par rapport à la génération de l'entre-deux-guerres et de ses immédiats lendemains (Panzini, Paléologue, Omodeo et Salvatorelli)²⁸, n'oublions pas pour autant que Romeo défend objectivement la figure de Cavour, porte-bannière du libéralisme à l'italienne, contre les attaques qui lui sont infligées, par un historien justement venu d'Outre-Manche, la patie du libéralisme. Au principe se trouvent les travaux d'un brillant historien britannique, Denis Mack Smith, sur l'unité italienne entamés en 1946 avec la volonté d'étudier le rôle de Cavour et marqués en 1954 par la publication d'un livre intitulé *Cavour and Garibaldi: a political conflict* (mais ultérieurement traduit plus vigoureusement par *Cavour contro Garibaldi*²⁹) où «nel frattempo Garibaldi aveva assunto un ruolo preminente»³⁰. Le livre de Mack Smith verra ensuite ses thèses étayées et élargies dans une biographie opportunément publiée en italien en 1984³¹, l'année où sortent le dernier tome de Romeo et sa version résumée. D. Mack Smith part d'un postulat dit révisionniste par rapport aux faits et à leur récit. Il constate que durant un temps, l'année 1860 au moment de l'expédition des Mille, le cours politique des choses a échappé à Cavour et au parti traditionnellement considéré comme celui des vainqueurs de l'unité (les libéraux modérés) et considère, puisque ces choses ne sont pas assez sues et étudiées, qu'il se donnera pour mission d'éclairer le rôle de Garibaldi à ce moment et d'expliquer pourquoi le vainqueur d'un moment devient le vaincu de toujours. En bref pourquoi,

27 G. Briacca, *Pietro De Rossi di Santa Rosa, Giuseppe Siccardi, Camillo Benso di Cavour, cattolici riformatori tra regalismo e liberalismo*, Verona, LUE, 1988.

28 Pour avoir une première illustration de cette historiographie, voir E. Tagliacozzo, *Cento anni di studi su Cavour: testi antologici*, Messina, D'Anna, 1974. En outre on renverra à l'intéressant chapitre que H. Hearder consacre à Cavour e gli storici, H. Hearder, *Cavour. Un Europeo piemontese*, cit., pp. 205-228. tout en déplorant le fait que rien ne soit dit de précis sur Romeo et ses apports.

29 D. Mack Smith, *Cavour contro Garibaldi*, Milano, Rizzoli, 1999.

30 Ivi, p. 11.

contre toute attente, le Risorgimento dynastique et libéral-moderé l'emporte sur le Risorgimento populaire et démocratique. La grandeur mais aussi les limites de l'étude sont d'embrasser dans une même optique l'enchaînement des faits et la proposition d'une vision alternative -presque uchronique- de l'histoire : si Cavour avait laissé faire Garibaldi, non seulement il aurait mieux réussi l'annexion du Midi que le Piémont, mais encore, il se serait arrêté à Rome sans poursuivre ses ambitions de dictateur nous donne à comprendre l'historien. La question à plus long terme serait peut-être de se demander si Garibaldi est véritablement un vaincu au même titre que Mazzini alors même que le roi et Cavour tentent de se le ménager à la différence du patriote Gênois.

Le propos n'est pas de revenir sur l'argumentation de Mack Smith servie par un style éclatant et un réel sens du récit politique -et pas seulement militaire-, mais simplement de dire un mot de la rencontre Romeo-Mack Smith cent ans après l'affrontement Cavour-Garibaldi, tant il pèse encore implicitement et explicitement sur l'historiographie récente. Si l'on résume, Romeo, à travers notamment un appareil de notes d'une rare agressivité qui le conduirait aujourd'hui au prétoire fait trois types de reproches de contenu à son collègue qu'il accuse de faire une histoire partielle et insuffisamment documentée, voire tronquée : n'avoir pas compris le libéralisme de Cavour homme d'État blâmé d'instrumentaliser le parlement alors qu'il entend distinguer de façon responsable la politique de l'administration; ne pas avoir apprécié à sa juste manière le gradualisme et la prudence de Cavour réformateur à qui il fait grief d'avoir fait preuve de timidité lorsqu'il s'agissait d'étendre à tous les États pontificaux son programme de réformes comme le lui conseillaient les Anglais après la Guerre de Crimée; et enfin *last but not least* avoir mal interprété le rôle de Cavour durant l'année 1860 et ne pas avoir voulu imaginer que le ministre piémontais avait avant la volonté de sauver la monarchie, seule garante de l'unification territoriale, quitte à s'opposer paradoxalement au roi lui-même et à Garibaldi. Au-delà de la défense personnelle de Cavour, par l'un, et de Garibaldi, par l'autre, ces débats relèvent donc à la fois du sens à accorder à la marge réelle d'autonomie de l'homme d'État dans une situation de crise et de l'appréciation de l'efficacité de son action par rapport à des idéaux supposés et aux contraintes de la *realpolitik*. Dans cet esprit la polémique n'est pas si surannée et mérite toute notre attention.

Lorsque l'auteur de la plus récente synthèse italienne sur Cavour, Luciano Cafagna se penche sur le *corpus* de l'historiographie cavourienne, il salue l'importance granitique du chef d'oeuvre de Romeo en soulignant l'aspect novateur représenté par

31 D. Mack Smith, *Cavour. Il grande tessitore dell'unità d'Italia*, Milano, Bompiani, 1997.

l'insertion dynamique de l'économique dans une biographie politique, apport méthodologique qui n'avait pas échappé à l'un des plus précoces recenseurs internationaux de la biographie³². Il puise largement -en les citant- dans les livres de Romeo et sans aucun doute y trouve-t-il une inspiration importante de sa lecture de l'efficacité cavourienne en termes de gestion économique, outre sa formation propre qui lui fait user, presque involontairement, du langage de la rationalité économique et des marchés une fois son tribut payé à l'art et aux loisirs grâce aux métaphores cinématographique et ludique. Ainsi le Risorgimento traduit la «formazione di un piu compatto blocco di volontà e di cultura» pour compenser «il deficit di forza militare» et Cavour devenu homme de la situation parce qu'il peut mobiliser «les risorse di mediazione»³³ apparaît davantage comme un parfait maître de la théorie des jeux que comme un joueur de football ! Néanmoins Luciano Cafagna tire de sa lecture économique des conclusions plus vastes -propres au genre de l'essai qu'il propose- sur l'invention par Cavour d'une pratique professionnelle originale de la politique entre technocratie et idéal libéral du progrès ou plutôt «des deux progrès» reprenant la lecture stimulante de Roberto Balzani³⁴. Telle serait l'une des formules de l'alchimie du «moment Cavour» qui s'impose au terme des vicissitudes du personnage dans les représentations et les débats politiques de l'Italie post-unitaire.

En quête du moment Cavour .

Si les livres et articles publiés sur Cavour récemment concernent plus ou moins directement son oeuvre politique, tous ne présentent pas un regard neuf ou qui se veut comme tel sur l'animal politique et son art. Mais ils apportent souvent des éléments intéressants pour nourrir l'analyse, faire le point sur les débats ou tout simplement rendre plus accessible et synthétique certains éléments de la vulgate biographique cavourienne depuis Romeo³⁵, surtout quand ils sont le fruit de grands

32 P. Gut, *Cavour et son temps*, in «Annales ESC», Vol. XXVII, No. 3, 1972, pp. 793-796.

33 Id., pp. 23-25.

34 C. Cavour, *I due progressi. Risorgimento politico e riscatto economico*, prefazione di G Rumi, introduzione di R. Balzani, Roma, Atlantide, 1995, p. 132.

35 Parmi les récits de vie contemporains ou immédiatement postérieurs par rapport à Romeo, citons: De Feo, *Cavour: l'uomo e l'opera*, Milano, Mondadori, 1969; A. Roveri, *Camillo Benso di Cavour*, Firenze, La Nuova Italia, 1977 et F. Cognasso, *Cavour*, Milano, Dall'Oglio, 1974.

spécialistes patentés du Risorgimento comme Giuseppe Talamo³⁶. Dans cet esprit, la publication ininterrompue de sources et documents cavouriens depuis l'époque libérale contribue largement à l'étude du personnage politique, voire même au renouvellement des perspectives d'analyse : qu'il nous suffise de rappeler l'entreprise monumentale de publication de *Tutti gli scritti di Camillo Cavour* dirigée par Carlo Pischedda et Giuseppe Talamo, complétant le *corpus* cavourien des *Discorsi parlamentari* laissé au soin de Cantimori, Omodeo, Russo et Saitta ou encore les récents travaux de Roberto Balzani précédemment cités. Enfin, si nous n'avons pas encore pu dresser le bilan complet de l'apport du réseau des informations en ligne, signalons comme un instrument particulièrement efficace le site de l'Associazione degli amici della Fondazione Cavour créée en 1996 qui permet de connaître le contenu de la Biblioteca cavouriana di Santena et de disposer utilement par exemple de la liste complète sur internet des titres et références des articles publiés dans *Il Risorgimento* par Cavour entre le 15 décembre 1847 et le 12 octobre 1850³⁷.

Il faut aussi compter avec le filon ténu mais existant des textes anecdotiques sans prétention scientifique, à mi-chemin entre la compilation honnête et le récit journalistique, friand de petites histoires et de citations pittoresques - d'autant plus efficaces qu'elles sont en dialecte turinois ou piémontais- comme la biographie de Michele Ruggiero³⁸ publiée en 1997 dans la collection à grand succès de Rusconi «*Le vite*» où elle voisine avec celles de Mazzini, de la Contessa di Castiglione et la traduction de la biographie française de Garibaldi par Max Gallo. Cette veine anecdotique qui a aussi ses manifestations de type apologétique en dehors de l'Italie³⁹, utilise le plus souvent des ouvrages à caractère de sources publiés au début du XXe siècle, notamment à l'occasion du centenaire de la naissance de Cavour, à l'instar du recueil d'anecdotes de Samuel Ghiron, véritable compendium des exploits du conte que son auteur voulut faire connaître pour contrebalancer la trop grande notoriété de Garibaldi à qui il consent tout de même l'élogieux titre de «eroe vittorioso di cento battaglie»⁴⁰.

Ce que Pierre Rosanvallon souhaite percevoir à travers le moment Guizot, c'est le sens particulier du libéralisme français du premier XIXe siècle et «constituer en objet

36 G. Talamo, *Cavour*, Roma, La Navicella, 1992.

37 Voir le site <http://www.camillocavour.com> ou chercher Associazione Amici Fondazione Cavour di Santena. Les responsables en sont Marco Fasano et Gigi Zazzera.

38 M. Ruggiero, *Cavour e l'altra Italia*, Milano, Rusconi, 1997.

39 M. L. Jacotey, *Camille Benso comte de Cavour, artisan de l'unité italienne*, Langres, Guéniot, 1993.

40 S. Ghison, *Aneddotti sulla vita di Cavour*, Roma, Voghera, 1910, p. 183.

spécifique la philosophie politique française des années 1814-1848 pour proposer une nouvelle lecture de l'histoire des idées libérales et démocratiques au XIXe siècle»⁴¹. Sans revenir sur les débats méthodologiques autour des enjeux d'une histoire conceptuelle de la politique à une époque qui est aussi celle des premières formes de politisation populaire, considérons le «moment Cavour» comme un observatoire de la composition du libéralisme italien dans son passage de l'idéalisme nationalitaire à l'efficacité étatique. Les travaux récents sur Cavour permettent d'illustrer cette parabole reconstruite *a posteriori* à partir des trois points de passage suivants : les interrogations sur la victoire du libéralisme cavourien, la question des rapports entre Cavour et l'Europe, et enfin la définition de l'animal politique spécifiquement italien.

Dans sa contribution à la synthèse sur l'Italie du XIXe siècle dirigée par John Davis, Anthony Cardoza entend se pencher de nouveau sur la question cruciale du triomphe de la voie modérée et libérale piémontaise au moment de l'unification⁴². Cette question embrasse à la fois le moyen et le court terme : le moyen terme pour expliquer pourquoi les libéraux piémontais représentés par Cavour sont prêts à unifier et à gouverner alors même qu'ils sont loin de représenter cette classe homogène et compacte qu'évoquait encore Franco Della Peruta⁴³; le court terme pour comprendre comment entre 1859 et 1861 se conclut la phase essentielle du processus territorial et politique d'unification.

Le moyen terme concerne au premier titre le problème de la disponibilité des élites piémontaises. En effet, A. Cardoza en reconstituant les débats historiographiques de ces dernières trente années rappelle, dans le sillage d'une observation de l'historienne Lucy Riall, que si le révisionnisme a conduit à dépasser l'opposition binaire et manichéenne entre une histoire téléologique à la gloire des libéraux (pour Cavour) et une contestation marxiste (pour Garibaldi), il n'a cependant pas réussi à répondre à la question fondamentale : pourquoi le Piémont aux lendemains des échecs de 1848 ?⁴⁴ Observons à ce niveau qu'il est désormais courant dans l'historiographie de considérer que les libéraux -et particulièrement les Piémontais- n'avaient pas l'avantage des forces comme ne cesse du reste de le rappeler L. Cafagna, en dépit de la traditionnelle conception de la supériorité «de

41 P. Rosanvallon, *Le moment Guizot*, cit., p. 15.

42 A. Cardoza, *Cavour and Piedmont*, in J. Davis (a cura di), *Italy in the nineteenth century*, Oxford, Oxford University Press, 2000, pp. 108-131.

43 F. Della Peruta, *Conservatori, liberali e democratici nel Risorgimento*, Milano, Franco Angeli, 1985.

44 Ivi, pp. 111-112.

l'offensive nationale» transmise notamment par la vieille histoire des relations internationales. Pour comprendre les raisons qui ont permis à la voie cavourienne de triompher, il faut selon Cardoza étudier avec soin les impressionnantes transformations économiques et politiques du Piémont pendant le decennio di preparazione. L'historien américain spécialiste de la noblesse piémontaise à l'époque libérale⁴⁵ en conclut que Cavour est réellement au centre de cette politique de réformes, qu'il mérite de ce fait la réputation d'architecte de la modernisation en combinant les stéréotypes attachés à l'aristocratie et à la bourgeoisie. On pourrait presque dire que pour Cardoza, qui s'est plu à suivre le comportement culturel archaïque de la noblesse piémontaise après 1861, Cavour est davantage un bourgeois qu'un noble : ce qu'ont désormais coutume de dire les historiens au risque d'oublier toutefois que Cavour dut aussi charrier pour ses contemporains la réputation d'être un noble dispendieux, hautain et presque plus aristocrate que le marquis d'Azeglio, si l'on veut bien accorder crédit à Gioberti.

Le rôle de Cavour dans la modernisation politique, économique, administrative et religieuse du Piémont⁴⁶ est donc au centre de nombreux travaux actuels⁴⁷. Les avis sont partagés pour savoir ce qui l'emporte dans le rôle de Cavour. Pour Antonio Cardini, le Piémont de Cavour puis l'Italie auraient même davantage favorisé la modernisation économique que celle du système politique⁴⁸. L'irrésistible primat du centrismo sanctionnerait même selon lui l'échec de tout projet de modernisation administrative et politique en favorisant toutes les oppositions anti-étatiques. Certes, l'importance de la politique réformatrice en matière économique de Cavour -et plus encore du système des réformes- n'est plus négligée par aucun historien depuis les travaux de Romeo. La question est de savoir s'il est possible de considérer que Cavour établit une véritable hiérarchie dans ses objectifs. A ce sujet éclairante nous paraît la synthèse de Romano Paolo Coppini dans l'une des plus récentes entreprises éditoriales d'histoire de l'Italie contemporaine⁴⁹. L'auteur y met en relation la conscience qu'a Cavour de dépendre des circuits bancaires et capitalistes européens avec la forte volonté de réforme fiscale. Il montre en outre la contemporanéité de sa

45 A. Cardoza, *Aristocrats in bourgeois Italy. The Piedmontese Nobility, 1861-1930*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

46 B. Ferrari, *La politica ecclesiastica di Cavour*, Milano, Vita e Pensiero, 1982.

47 F. Murtaugh, *Cavour and the modernization of Kingdom of Sardinia*, New York, Garland, 1991.

48 A. Cardini, *Il grande centro. I liberali in una nazione senza stato: il problema dell'arretratezza politica (1796-1996)*, Manduria-Roma-Bari, Lacaita, 1996.

49 R. P. Coppini, *Il Piemonte sabaudo e l'unificazione 1849-1861*, in G. Sabbatucci e V. Vidotto (a cura di), *Storia d'Italia, vol. I, Le premesse dell'Unità*, Roma-Bari, Laterza, pp. 337-429.

politique de réforme judiciaire⁵⁰, institutionnelle et militaire. C'est dans cet esprit que se fait jour selon R.P. Coppini l'idée dans l'opinion des élites italiennes et européennes libérales que le Piémont est l'État le plus prêt à «guidare la germinazione spontanea di un'opinione nazionale» parce qu'il est celui qui aurait commis «gli errori minori»⁵¹. Pour éclairer le rôle précis joué par Cavour dans ce processus, il faut aussi savoir accorder une place aux projets qui n'ont pas directement abouti...à ceux qui montrent que même la ligne des vainqueurs peut suivre un trajet accidenté : c'est le premier des grands mérites du travail d'Enrico Genta sur le projet de loi d'administration communale et provinciale de 1858⁵². Le projet Cavour-Santarosa (publié en annexe) nous montre que le choix de la centralisation contre la décentralisation est longuement mûri dans un contexte de renforcement de l'Etat libéral qui entend ménager un peu des libertés locales -mais bien peu, comme l'avait d'ailleurs perçu Romeo- pour pouvoir étendre ses attributions territoriales.

Avec l'année 1858 nous voici dans le court terme. Le regard sur les années de la transition unitaire est en réalité celui qui a conduit au plus grand nombre d'interrogations sur le rôle de Cavour. Le retour à l'événementiel et à la périodisation courte favorisent en outre le questionnement biographique isolant plus facilement des actions et des personnalités que le poids des structures : le ministre piémontais a-t-il fait passer l'intérêt du Piémont avant celui de l'Italie ? A-t-il fait preuve de cynisme, de précipitation, de malhonnêteté ? Fut-il somme toute réellement efficace ?

Pour Denis Mack Smith, l'année 1860 *annus mirabilis* du Risorgimento⁵³, avec l'expédition de Sicile est une sorte de laboratoire de l'Italie contemporaine où les plus grands destins politiques de l'Italie contemporaine se jouent (tous les futurs dirigeants y sont mêlés montre-t-il). On retrouve cette idée sous la plume moins avertie et beaucoup plus polémique de journalistes et vulgarisateurs liés à la politique comme Sergio Romano. Dans un opuscule étonamment populaire, le diplomate, considérait que l'idéologie risorgimentale, «codice etico-politico della classe dirigente nazionale dopo la costituzione dello Stato unitario»⁵⁴, n'était qu'une

50 Ivi, pp. 375-377

51 Ivi, p. 399.

52 E. Genta, *Una rivoluzione liberale mancata. Il progetto Cavour-Santarosa sull'amministrazione comunale e provinciale*, Torino, Deputazione Subalpina di Storia Patria, 2000.

53 D. Mack Smith, *Cavour contro Garibaldi*, cit., p. 15.

54 S. Romano, *Finis Italiae. Declino e morte dell'ideologia risorgimentale*, Milano, All'insegna del pesce d'oro, 1994, p. 9.

invention destinée à accréditer après coup la conception d'un processus pensé et organisé. Il en ressort, d'une part, que Cavour n'a pas joué d'autre rôle que celui de profiter de la faiblesse des États centraux et surtout méridonaux et, d'autre part, qu'après sa mort soudaine le mouvement d'adoption du système centralisateur à la française a été précipité. A défaut d'isoler une véritable argumentation historique, retenons l'idée de la précarité de la transition unitaire, de son caractère accidentel, concept qu'il arrive de retrouver dans certains travaux néo-révisionnistes sur Cavour et l'unité. Parmi eux, mais se singularisant par le très sérieux effort de documentation de cet historien venu de l'histoire du droit, se trouve le livre de Roberto Martucci⁵⁵. Comme le titre ne l'indique pas, l'ouvrage est en grande partie fondé sur l'exploitation fructueuse du *Carteggio* de Cavour que D. Mack Smith engageait depuis longtemps à reparcourir systématiquement. Les conclusions en sont l'idée que Cavour a su s'imposer et faire imposer la destinée de la Maison de Savoie en profitant du contexte international (le premier chapitre significativement intitulé «*Da penisola a nazione*» privilégie presque exclusivement la diplomatie)⁵⁶ et en manipulant l'opinion publique grâce aux plébiscites. L'ouvrage pose le problème pertinent de l'alternative plébiscite/constitution; mais l'auteur apporte comme seule solution la mauvaise foi des Piémontais, la volonté de réussite et d'imposer ainsi par la manipulation la compression de plusieurs siècles d'évolution de l'histoire de l'Italie en deux années.

Certes il est incontestable que l'action de Cavour qui bloque toute attente de constituante par le plébiscite est une façon de pratiquer sans temporiser l'extension territoriale du Royaume de Sardaigne⁵⁷. Mais, d'autres interprétations du rôle de Cavour dans la transition unitaire méritent notre attention. Sandro Rogari, s'interrogeant sur les origines du trasformismo crédite Cavour d'avoir sciemment choisi la voix parlementaire comme cadre institutionnel permettant sans doute de dépasser plus aisément les apories du Statuto, par rapport notamment au pouvoir monarchique⁵⁸. L'Italie ne connaît pas de pacte constitutionnel au moment de la transition unitaire, rappelle Paolo Varvaro dans une étude remarquable sur la mise en place du régime préfectoral en lien avec l'idéologie risorgimentale⁵⁹. De là découle selon lui la généralisation de la monarchie administrative piémontaise, dont par

55 R. Martucci, *L'invenzione dell'Italia unita 1855-1864*, Milano, Sansoni, 1999.

56 Ivi, pp. 15-68.

57 F. Cammarano, *Storia politica dell'Italia liberale 1861-1901*, cit., p. 4.

58 S. Rogari, *Alle origini del trasformismo. Partiti e sistema politico nell'Italia liberale 1861-1914*, Roma-Bari, Laterza, 1998.

59 P. Varvaro, *L'orizzonte del Risorgimento. L'Italia vista dai prefetti*, Napoli, Dante e Descartes, 2001.

ailleurs Nico Randeraad a rappelé combien, depuis 1848 elle avait accru en même temps que les organes électifs ses moyens de contrôle central⁶⁰. Elle devient la seule solution politique nationale liée au modèle de centralisation en rapport avec «l'univers mental de Cavour» face à un Mezzogiorno considéré comme naturellement voué à l'anarchie. Dès lors, l'originalité de Cavour est d'avoir «spostato l'attenzione dal terreno militare a quello istituzionale»⁶¹ pour se garder du volontariat démocratique et, ensuite, d'avoir imposé comme solution institutionnelle un modèle administratif (symbolisé par le régime des préfets) qui ne porte pas atteinte au parlement mais qui contrebalance nettement les prérogatives de l'exécutif monarchique. Il en ressort l'image d'un Cavour plus soucieux d'efficacité parlementaire et administrative que de légitimité constitutionnelle : ce qui nuance considérablement l'image chère à Romeo du libéral idéal soucieux de ne pas mêmer politique et administration et qui tend à distinguer le Turinois d'un certain nombre des libéraux qu'il a rencontrés et lus dans ses périple européens.

Les rapports entre Cavour, l'Europe et le monde ont toujours été au centre de l'historiographie cavourienne. La plus récente permet de dissocier ce qui concerne les relations entre Cavour homme d'État et le reste du monde de ce qui relève à proprement parler de son éducation européenne en termes d'apprentissage et de culture politique.

Sur le premier versant, les aspects les plus connus et linéairement étudiés demeurent l'action diplomatique de Cavour et son utilisation du contexte diplomatique dans le processus unitaire, notamment face aux Français. A vrai dire dans ce domaine, les recherches n'ont pas fait de fulgurants progrès depuis Valsecchi et Romeo, lecteurs critiques de l'oeuvre canonique consacré par le juriste et historien français Paul Matter à Cavour et l'unité italienne dans les années 1920⁶². On trouve par ailleurs de bonnes mises au point sur la diplomatie cavourienne et piémontaise dans les grandes synthèses d'histoire piémontaise et italienne : du volume toujours précieux de Candeloro⁶³ à ceux plus récents des collections de Laterza et du Mulino. Peu de travaux publiés à ce jour du côté français complètent la bibliographie

60 N. Randeraad, *Autorità in cerca di autonomia. I prefetti nell'Italia liberale*, Roma, Pubblicazioni degli archivi di Stato, 42, 1997, p. 33.

61 Ivi, pp. 24-26.

62 R.P. Coppini rappelle que Romeo donnait en 1964 un bilan complet de l'historiographie française sur les rapports entre Napoléon III et Cavour, nous devons constater avec lui que dans ses grandes lignes le texte de 1964 est toujours valable: R. Romeo, *Dal Piemonte sabaudo all'Italia liberale*, Torino, Einaudi, 1964, pp. 163-205, cit. in, R.P. Coppini, *Il Piemonte sabaudo e l'unificazione 1849-1861*, cit., p. 409.

63 G. Candeloro, *Storia dell'Italia moderna*, vol. IV, *Dalla Rivoluzione nazionale all'Unità 1849-1960*, Milano, Feltrinelli, 1964, 1995, pp. 146-410.

existante, à l'exception de quelques articles et analyses très limitées sur l'entrevue de Plombières et la Première guerre d'Indépendance⁶⁴. L'idée que Cavour a généralisé, y-compris pour la postérité des hommes politiques, la conception des fattori allogeni de l'unité est la première des «ricette del nonno Cavour» selon Luciano Cafagna⁶⁵. A condition toutefois d'ajouter que son ingéniosité politique a su toujours combiner presque de façon contemporaine l'appel aux étrangers et l'encouragement de l'élément national et populaire italien à travers la Società nazionale et le volontariat militaire, comme nous invite à le faire Frank Coppa⁶⁶.

Peu d'études, mais d'un grand intérêt, se sont arrêtées sur les relations politiques de réciprocité entretenues par Cavour et les autres pays d'Europe en dehors du contexte diplomatique de la guerre de 1859 et de la transition unitaire. A l'exception du livre de Birgitta Eimer sur Cavour et la politique suédoise⁶⁷, il semble que ce soient surtout les rapports entre Cavour et l'Europe centrale et balkanique qui aient attiré les chercheurs. Sa politique balkanique, mais aussi l'écho de son oeuvre dans les principautés encore soumises à l'Empire ottoman ont été étudiés dans le sillage des pistes lancées par Walter Maturi dans les années 1950. Angelo Tamborra, leur consacra une étude pionnière en montrant combien l'Italie de 1860-1861 faisait figure de modèle de coexistence possible autour du binôme Cavour-Garibaldi, entre une tradition monarchique, même autoritaire, et la victoire de la guerre du peuple, symbolisée par l'expédition des Mille⁶⁸. Depuis, les travaux en Italie de Francesco Guida⁶⁹ et, en Grèce, d'Antonios Liakos⁷⁰ ont permis d'affiner l'image de Cavour au coeur des réseaux du mouvement nationalitaire balkanique et hellénique. Cavour a d'abord été touché par cette «atmosfera di alleanza tra nazionalità risorgenti» qui lui fait épouser la cause du prince Cuza⁷¹ et défendre le projet d'une vaste Confédération dont Athènes aurait pu être la capitale. Mais il a ensuite abandonné l'idée d'une alliance balkanique anti-autrichienne inspirée par les combats de 1848

64 R. Conilleau, *L'entrevue de Plombières*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1991, p. 175, et R. Bourgerie, *Magenta et Solferino. Napoléon III et le rêve italien*, Paris, Economica, 1993.

65 L. Cafagna, *Cavour*, cit., p. 229.

66 F. Coppa, *The origins of the Italian Wars of Independence*, London-New York, Longman, 1992, p. 148.

67 B. Eimer, *Cavour and Swedish politics*, Stockholm, Esselte Studium, 1978.

68 A. Tamborra, *Cavour e i Balcani*, Torino, ILTE, 1958.

69 F. Guida, *L'Italia e il Risorgimento balcanico. Marco Antonio Canini*, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1984.

70 A. Liakos, *L'unificazione italiana e la Grande Idea. Ideologia e azione dei movimenti nazionali in Italia e in Grecia, 1859-1871*, prefazione di S. Woolf, Firenze, Aletheia, 1995.

71 F. Guida, *L'Italia e il Risorgimento balcanico*, cit., p. 132.

pour se rallier à une politique de prudence plus propre aux intérêts des modérés et obtenir la neutralité dans les Balkans nécessaire à la poursuite de son dessein italien⁷². Le Cavour des Grecs en arrive à faire vaincre la diplomatie des banques et des cabinets sur celle des peuples quand il désavoue l'idéologie de la Grande Idée (Megali Idea) dont se saisissent les Garibaldiens. N'empêche, son nom dans la Grèce de Georges Ier, illustre, par contraste, du rôle d'une monarchie parlementaire dirigée d'une main de fer dans le processus de construction unitaire.

Quittons l'Europe de la *realpolitik* de l'homme d'État pour revenir en arrière sur celle plus libre des années de formation et d'apprentissage du jeune libéral. La dernière biographie publiée en anglais, celle de H. Hearder porte en italien le titre déjà noté de : *Un europeo piemontese*. Celle de L. Cafagna destine un long chapitre sur les quatre qui constituent le livre à la parenthèse européenne : «Una lunga via verso l'Italia l'Europa»⁷³. Dans les deux cas, et dans le droit fil de Rosario Romeo, l'Europe n'apparaît pas comme un simple détour initiatique mais comme le maillon indispensable de redécouverte de l'Italie qui explique qu'un homme arrivé si tard aux affaires ait pu si vite trouver des solutions efficaces. En outre c'est par la France vue et lue (celle des romantiques progressistes et des hommes de juillet 1830), que Cavour aurait pu dépasser les horizons de son Piémont natal et se persuader du bien fondé du combat national en Italie. C'est un peu comme si on trouvait dans l'espace la solution au problème chronologique de l'accélération des temps par la transition unitaire : un personnage qui a tant voyagé et lu ne précipite pas les choses malgré les apparences. Luciano Cafagna a le souci de classer et de hiérarchiser de façon nouvelle les formes d'apprentissage réciproque et de ne plus accorder autant de place aux seuls voyages et déplacements : les influences européennes à travers les contacts directs (parents et amis à Genève et à Paris), à travers la passion de Cavour pour l'actualité étrangère (avec le rôle de la presse notamment) et enfin à travers ses lectures des philosophes français et économistes anglais comptent autant que ses pérégrinations, du reste limitées au quadrilatère Genève-Bruxelles-Londres-Paris

La question soulevée de nouveau à propos de cette éducation européenne est double : quel est réellement son contenu et comment en articuler les enseignements avec les réalités italiennes? Son contenu semble se résumer un peu automatiquement à la modernité et au progrès. L'idée que Cavour est un optimiste, convaincu des vertus du libéralisme par les expériences étrangères nous paraît viable, à condition toutefois de faire la lumière sur ce que peut déjà tirer Cavour des

72 A. Liakos, *L'unificazione italiana e la Grande Idea*, cit., pp. 28-32.

73 L. Cafagna, *Cavour*, cit., pp. 81-150.

enseignements en Piémont et en Italie de la présence française et napoléonienne⁷⁴ à laquelle il doit déjà... son prénom. A partir de là, doit-on continuer d'opposer comme le fait Luciano Cafagna la modernité et l'archaïsme comme ce qui est européen à ce qui est piémontais et italien? Le paradigme de l'éducation politique européenne s'accompagne en effet du constat de «carenza di Italia» bien illustré par tous les biographes de Cavour : la mauvaise connaissance de l'italien et l'usage du français qui désarçonne encore les historiens de «la nazione del Risorgimento»⁷⁵, la très mauvaise connaissance du pays avec la découverte de Bologne et de Florence seulement au moment où ces villes allaient devenir piémontaises puis italiennes, et le peu de références culturelles liées à l'humanisme neo-latin et italien. Si «la gran fortuna della causa italiana (fu) di aver trovato nel momento decisivo , al posto giusto, un uomo colto di cultura non letteraria, che sapeva di economia e di amministrazione»⁷⁶, alors on est en droit de se demander comment Cavour a réussi à obtenir aussi facilement le consensus des élites intellectuelles italiennes encore largement marquées, même quand elles sont libérales, par la culture littéraire et romantique comme substrat de l'identité nationale⁷⁷.

L'équation entre culture, convictions personnelles et succès politique public est ce qui finit par monopoliser l'attention des historiens qui fond d'un personnage politique le centre de leurs investigations, surtout quand il a eu un destin national. Cavour reste comme l'animal politique par excellence, inventeur d'un *arte politica* spécifiquement italien.

La notoriété publique de Cavour ne va pas de soi pour les historiens. Si nous savons qu'il fut au centre du culte officiel risorgimental, même au détriment de Garibaldi à la fin du siècle⁷⁸, avant de réapparaître de temps à autre dans le débat politique national contemporain, force est de constater que son image et sa représentation politiques de 1861 à nos jours n'ont pas encore suscité d'étude systématique à l'exception du petit chapitre que leur accorde H. Hearder⁷⁹. Certes Cavour n'est ni Garibaldi ni Mazzini, nous savons qu'on ne le considère même pas

74 Voir à ce propos N. Nada e P. Notario, *Il Piemonte sabauda, vol. II, Dal periodo napoleonico al Risorgimento*, Torino, UTET, 1993.

75 A. M. Banti, *La nazione del Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2000, p. 24: «Fa sempre una certa impressione leggere missive di Cavour o di Vittorio Emanuele che magari hanno come oggetto la ricostruzione di uno stato italiano, redatte in francese».

76 L. Cafagna, *Cavour*, cit., p. 85.

77 Sur ces aspects, on renverra à A. M. Banti, *La nazione del Risorgimento*, cit.

78 J. Grévy, *Garibaldi*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2001, p. 117.

79 H. Hearder, *Cavour. Un Europeo piemontese*, cit., pp. 229-239.

comme un luogo della memoria. Point de culte, point de religion civile; mais l'histoire de sa destinée *post mortem* en Italie, des supports d'un «sentiment cavourien» qui commence avec sa mort permettant à l'État nouveau de s'offrir la première «fête funèbre» nationale ne doit pas pour autant en être négligée. Une enquête sur les noms de rues et de lieux urbains, les plaques commémoratives (lapidi), sur la monumentalité publique cavouriennes devrait déjà donner de premiers résultats.

Ses biographes aiment à dire que Cavour aurait consciemment écarté la popularité facile pour poursuivre la renommée durable : celle d'apparaître comme l'architecte ou le grande tessitore. Passons sur les périls qu'il y a à pratiquer une histoire régressive des intentions pour quelqu'un du reste qui n'a jamais fait mystère de son ambition ostentatoire et voyons comment les historiens situent cette renommée en termes politiques. D'abord il semble que de plus en plus l'image du père de l'unité trop connotée idéologiquement ou laissée au discours non savant cède la place à celle de l'inventeur de la politique à l'italienne. Ce *sonderweg* italien tient en une expression : le primat du centrismo. La question générale qui se pose est celle des liens de continuité entre l'expérience cavourienne, la droite historique et les héritages libéraux⁸⁰. Si pour Sandro Rogari il n'y a pas de lien essentiel entre le connubio cavourien et le trasformismo de Depretis⁸¹, on ne peut que souscrire au jugement qui fait de l'expérience de Cavour l'origine d'un modèle italien de transition politique sans changement de régime⁸² fondé sur l'affirmation des liens indissociables entre un exécutif fort mais sécularisé par rapport à la cour et un parlement dont la majorité est née de compromis écartant les extrêmes. C'est sans doute là l'origine du qualificatif de «révolutionnaire conservateur» qui lui est parfois donné pour faire pièce à celui de «révolutionnaire blanc» dont se pare Bismarck.

Pour réaliser ce «miracle du Risorgimento», il fallait une personnalité exceptionnelle. L'idiosyncrasie politique de Cavour est ainsi classiquement ramenée à un portrait des vertus et des défauts : à homme exceptionnel, défauts exceptionnels semble dire Denis Mack Smith qui dit d'abord son admiration pour l'homme d'État qui a inventé le système parlementaire en Italie et su si bien naviguer entre le roi et ses opposants de droite et de gauche, et avoue ensuite qu'il n'aime pas beaucoup les hommes d'État en général et qu'en outre pour devenir un bon homme d'État, Cavour a dû se montrer trompeur, menteur, inconstant et hautain. Qui plus est, ses qualités d'homme d'État n'auraient pas été à la hauteur de la situation d'ingouvernabilité des

80 A. Capone, *Destra e sinistra da Cavour a Crispi*, Torino, UTET, 1981.

81 S. Rogari, *Alle origini del trasformismo*, cit.

82 P. Varvaro, *L'orizzonte del Risorgimento*, cit., p. 61.

provinces siciliennes. Mais, de ce portrait charge triomphe une ligne qui entend dépasser les catégories morales dans l'analyse de la biographie politique. Cavour est isolé comme un animal politique dont la première caractéristique est l'indépendance par rapport aux engagements partisans- ce qui sous la plume d'historiens contemporains frise parfois l'anachronisme et nous laisse imaginer un Cavour au-dessus des partis. Mais plus encore le personnage rassemble des qualités en apparence antinomiques. La compétence en matière économique et administrative - ce que l'on pourrait appeler de façon volontairement anachronique cette fois la technocratie - est en lui décrite comme le corollaire de la fidélité aux idéaux de progrès civil, économique et social du libéralisme. En ce sens, le vieux débat sur le machiavélisme de Cavour, sur son cynisme et sur la fin justifiant ou non les moyens paraît dépassé.

Cet aggiornamento dont témoigne l'essai fondamental et novateur de Luciano Cafagna, volontairement distant des contraintes du genre biographique, a selon nous deux implications : la discrétion, voire l'effacement progressif, de la dimension intrinsèquement nationale et nationalisatrice de l'oeuvre de Cavour dont l'essence peut sembler ramenée à des formes autonomes; et, par voie de conséquence, son adéquation peut-être trop visible dans l'État-nation qu'il a contribué à créer avec l'actuelle quête des compétences techniques et la volonté d'imposer à la vie politique la logique et les métaphores du marché contre les choix guidés positivement par l'idéologie et les héritages humanistes.

Gilles Pécourt, *École normale supérieure, Paris*